

## Extrait 2 : la Casbah

« Mon royaume d'autrefois, je l'ai cherché dans les moindres rues, les artères, les placettes, les impasses et jusqu'aux fontaines, aux petites mosquées, aux oratoires des carrefours ! Se sont présentés à moi, ce jour d'avant-hier et sous une lumière implacable, sont venus à moi, presque en images désolées de manège, tous les lieux ! Mais, je le constatais, ils se sont mués quasiment en non-lieux de vie, en aires d'abandon et de dénuement, en un espace marqué par une dégradation funeste !

Maisons entre des zones d'éboulis, vieilles demeures en ruine et ces ruines commencent à dormir sous des détritrus, pyramides parfois incontournables de déchets et de fiente, quelques rues au coeur même de ce vieil Alger, avec un côté entier disparu, comme pour laisser la place au vent. La localisation, parfois, des cafés maures, des petites boutiques en désordre mais vivantes, je ne la retrouvais plus, ou difficilement, et les portes anciennes, que quelquefois je reconnaissais, étaient dépourvues de leurs linteaux sculptés finement...

Je ne te décris pas une catastrophe soudainement arrivée, ni les suites d'un séisme récent, dont les gens auraient tardé à réparer les outrages - non, comment dire, du moins pour la haute Casbah, l'ensemble est en partie là, les gisons et les gens vous regardent, comme d'une autre rive. Il est vrai que les habitants sont si souvent des résidents d'après 62, quand le rush des ruraux est venu remplir le vide des pieds-noirs, ces derniers, de Bab-el-Oued voisin ou de rue Marengo et des environs de la synagogue, quelques mois de l'été 62 s'étant envolés, comme sous l'effet d'une migration saisonnière... Et ces lieux réoccupés semblent, je ne sais pourquoi (ou simplement sous mon regard aigu d'enfant qui se ressouvient du quartier), oui, ces lieux, autrefois réservés aux petits Blancs, semblent encore attendre ces derniers.

Excuse mon désarroi : l'épidémie maléfique que je rapporte de ce retour aride, j'en ferai ensuite le tour, le détour, le retour ; je n'arrive pas pour l'instant - comme un chat avec sa pelote de laine embrouillée - à définir ma réaction, je dirais mon immobilité !

Lieux délabrés, emplis de familles qui semblent être arrivées là, quelques jours avant et non pas voici des années... Hommes et garçons figés sous des portiques, dans une impasse, mais je remarque toutefois un plus grand nombre de femmes dehors, souvent adolescentes, le cartable la main et la démarche vive; je note qu'il n'y a presque plus de voiles blancs, élégants, soulignant les hanches, non plus le regard luisant des invisibles trop visibles. D'autres passantes, ensevelies désormais sous des tuniques longues, grises à la marocaine, leurs cheveux disparaissant sous un foulard noir, à l'iranienne, se pressent maintenant. »

**Extrait de *La Disparition de la langue française*, Assia Djebar (Albin Michel, p. 84-87, © Albin Michel, 2003)**